

LE TEMPS

éclairage Mercredi 13 mars 2013

Passeuse de mondes

Par Albertine Bourget

Les sages-femmes ont tenu autrefois un rôle essentiel, détentrices de savoirs à la fois ancestraux et modernes. A l'exemple de la Valaisanne Odette Fournier, qui exerça entre 1930 et 1970, et dont un ouvrage retrace le parcours

«En plein hiver, en pleine nuit, sous des rafales de neige et de vent, Odette prenait son bâton de pèlerin, sa trousse et s'en allait pedicus cum jambis – taxis de l'époque – visiter les malades.» Odette Fournier n'était pas guérisseuse, mais sage-femme. Et contrairement à ce que la description surannée du Nouvelliste laisse croire, elle a vécu il n'y a pas si longtemps. Née en 1912 à Haute-Nendaz, devenue sage-femme en 1936, elle a exercé jusqu'en 1973. Entre-temps, elle aura été un témoin de premier plan, mais aussi un acteur clef des bouleversements traversés par le canton au cours de ces années charnières.

Odette Fournier est morte en 1993. Vingt ans après sa disparition, son petit-fils, Claude-Alexandre Fournier, lui consacre un ouvrage passionnant. Les amateurs de récit personnel resteront sur leur faim, car Odette Fournier, sage-femme¹ se veut une démonstration plutôt qu'une évocation, au contraire par exemple de *Call the Midwife*², autobiographie de Jennifer Worth, sage-femme dans le quartier populaire de l'Est End de Londres dans les années 1950.

Collaborateur libre à l'Institut d'histoire de la médecine et de la santé publique du CHUV, Claude-Alexandre Fournier a souhaité lever un pan du voile sur cette aïeule mal connue mais surtout saisir sa place dans son époque. «J'ai voulu aller au-delà de la nostalgie et comprendre pourquoi la mémoire collective a gardé cette image de la sage-femme marchant seule, la nuit, avec son falot anti-tempête. C'était vrai, bien sûr, mais ces femmes-là ont aussi été parmi les premières à se déplacer en mobylette et à apprendre à conduire! Elles ont été des agents de modernité.»

Deux ans durant, il a épluché carnets de naissance, documents d'archives, registres de paroisse, s'est appuyé sur le travail de l'ethnologue Rose-Claire Schüle, les témoignages écrits ou oraux d'autres sages-femmes de montagne et des Sœurs hospitalières de la maternité de l'Hôpital régional de Sion, a interrogé ceux qui avaient connu Odette Fournier. Les anecdotes personnelles ont été aisées à recueillir, comme si les Hauts-Nendards se sentaient encore tributaires d'une dette symbolique envers cette passeuse de vie.

Au terme de ses recherches, l'auteur conclut que la sage-femme a été «un acteur clef du basculement des communautés montagnardes des vallées latérales du Valais dans la «modernité», en particulier dans l'après-Deuxième Guerre mondiale. [...] Cette modification en profondeur a généré une rupture fondamentale avec les générations précédentes.»

Une vie, 1600 naissances, estime le descendant. Les carnets de la grand-mère sont succincts, il est impossible de dire pourquoi elle a choisi cette profession. Influence de la famille? Envie d'indépendance? Odette Fournier a perdu son père très jeune, mais ne semblait pas en avoir été trop marquée. A l'époque, trois options s'offraient aux jeunes femmes de la vallée pour progresser socialement: sage-femme donc, institutrice, ou religieuse. Pour étudier, l'école catholique de sages-femmes de la maternité de l'Hôpital de Fribourg, ouverte en 1921, était préférée au «lieu de perdition» qu'est la Cité de Calvin, et sera choisie par Odette.

Espace clos et homogène, Nendaz se méfie de l'ailleurs. Ses études terminées, la jeune femme - exprime sa préférence pour retourner exercer à Nendaz. Elle est exaucée. «Le partage d'une enveloppe culturelle était essentiel, souligne Claude-Alexandre Fournier. Sa grand-mère a notamment exercé dans son village natal mais aussi dans celui, voisin, de Sornard et à Fey, dont son père était originaire. Comme l'indique l'auteur, «l'identité est liée dans ces communautés montagnardes au lieu d'où l'enfant va sortir de terre. Une femme raconte ainsi qu'elle a accouché à la maison de garçons qui en profiteront pour moquer plus tard leur petite sœur née à l'Hôpital de Sion: «Toi, tu n'es pas une vraie Hérémentsarde!»

Fermement ancrées dans la terre qui les a vues grandir, les maïeuticiennes valaisannes sont encore complices, avec toute la communauté adulte, du mythe de l'ermite qui amène le nourrisson, pour préserver les enfants de questionnements sur l'origine des bébés. Elles protègent les mères de questions trop délicates, renforçant les croyances et assurant aux petits curieux avoir amené le nouveau-né dans leur sac. Ce qui poussera une Félicie perspicace à s'insurger: «La valise était trop petite pour contenir le bébé!» Certaines, plus que d'autres, respectent les méthodes ancestrales. Odette, par exemple, a aidé certaines à accoucher debout, accrochées à une corde, comme avant.

La transgression, c'est aussi aller au-delà de la formation. Une sage-femme jurassienne racontera être grimpée sur le lit pour «presser sur le ventre de la mère». Improviser dans l'urgence, ne pas attendre l'arrivée du médecin pour agir, sortir, donc, du cadre de la pratique apprise. La sage-femme est souvent appelée «tante», ou peut même être vue comme une figure maternelle par la communauté. Et puis, comme l'écrit l'auteur, les accoucheuses étaient alors présentes au baptême religieux, «donc non seulement pour la naissance physique, mais aussi sociale de l'enfant», écrit l'auteur.

L'ouvrage souligne aussi combien les sages-femmes sont également présentes lors de la mort. De bébés mort-nés, bien sûr, qu'elles baptisent d'urgence comme les médecins qui en avaient le droit. Parfois, ce sont elles qui enterrent le corps du bébé pour lui donner une sépulture, une charge généralement dévolue au père de l'enfant. Interrogées sur l'avortement, elles rejettent toutes la procédure en raison de leur foi catholique. Dans le même temps, comme le rappelle Claude-Alexandre Fournier, elles aident et soutiennent les filles-mères pour lesquelles elles sont «un pont» avec la communauté. Dépositaires d'un savoir de vie, les sages-femmes sont aussi celles d'un savoir de la mort.

Avec la mue socio-économique du Valais, les rituels transmis de génération en génération se perdent, et elles, qui les connaissent toujours, se voient souvent appelées au chevet de défunts adultes pour la toilette mortuaire. «Ce que tu dois bien te mettre dans l'idée, c'est que maman elle a vraiment été le médecin, le croque-mort du village», raconte Danièle, la fille d'Odette. Toutes ne se sentent pas à l'aise dans ce rôle-là.

Mais leur présence, l'aide concrète, le réconfort et le savoir dont elles disposent, tout cela leur donne

une aura particulière. «La transgression, souligne Claude–Alexandre Fournier, va construire une personnalité forte qui se pare d’une certaine aura reconnue par les parturientes et par l’ensemble de la collectivité.» Elles ne craignent pas trop les longs trajets qu’elles doivent effectuer seules, dans la nuit, dans leurs premières années. En 1949 déjà, Odette achète une Lambretta, petite moto italienne. Une révolution. En 1965, après avoir été véhiculée par son époux et son fils, elle passe son permis de conduire. Le rôle de l’époux est d’ailleurs très moderne lui aussi. Constamment disponible pour la communauté, l’accoucheuse l’est moins pour les siens. Odette aura cinq enfants avec Alphonse Fournier. «Avec une épouse qui pouvait rester loin deux, trois jours, c’était le grand–père qui coiffait, habillait, nourrissait les enfants», évoque leur petit–fils.

Les accoucheuses sont porteuses de changements. Elles les subissent aussi. L’Hôpital régional et la maternité de Sion, où une poignée de religieuses exercent en permanence, ont été inaugurés en 1944. C’est dans les années 60 que le lieu deviendra le cadre principal de pratique d’Odette Fournier. Si les circonstances géographiques et de vie sont dramatiquement différentes, l’aura de ces sages–femmes et la relation de confiance avec les sœurs et les médecins font écho au récit de Jennifer Worth.

Avec les barrages viennent l’argent, l’industrie, la modernité. L’autarcie n’est plus que chimère. La figure centrale de la sage–femme, pont entre les générations, devient l’incarnation d’un monde perdu. En 1973, un an après le départ de l’hôpital des Sœurs hospitalières, Odette prend sa retraite – son âge a très certainement influencé sa décision. Le signe, selon Claude–Alexandre Fournier, «que les deux formes de vocation ne pouvaient plus exister avec l’évolution des institutions de soins».

Désormais, Claude–Alexandre Fournier envisage de se pencher sur la figure de l’institutrice. Une passeuse, elle aussi. «Peut–être, dit–il, sommes–nous aujourd’hui en quête de figures ayant réussi la transition entre tradition et modernité, mais aussi de valeurs féminines.»

1. Odette Fournier, sage–femme. Attitudes religieuses face à la naissance en Valais entre 1930 et 1970, Claude–Alexandre Fournier, Editions Labor et Fides, janvier 2013.

2. Call the Midwife: A True Story of the East End in the 1950s, Jennifer Worth, 2002 (non traduit en français, l’ouvrage fait actuellement l’objet d’une excellente adaptation télévisée de la BBC).

LE TEMPS © 2013 Le Temps SA